TEMPERATURE

Du 18 septembre 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue de Canal, entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	82	28
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	86	30

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 18 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps—beau mercredi et jeudi; vents frais d'est à sud.

L'Argument irrésistible de M. Bryan.

Les Etats-Unis sont incontestablement le pays où l'on compte le plus grand nombre de millionnaires. D'aucuns même affirment que c'est la patrie exclusive des milliardaires. Tout cela donne évidemment au reste de l'humanité une bien haute idée de la richesse de l'Union. D'où vient cette richesse sans seconde, se demande-t-on de tous les côtés?

La réponse n'est pas bien difficile à faire. Cette richesse a presque toute sa source dans les "Trusts", dans les coalitions de spéculateurs qui, en concentrant leurs capitaux, sont arrivés à dominer tous les marchés et à y faire la hausse et la baisse au gré de leur fantaisie.

Que les Etats-Unis, pris en bloc, soient un Etat extrêmement riche, cela ne fait pas question. Aussi le parti républicain, qui doit toute sa puissance aux "trusts", s'appuie-t-il sur eux pour demander la réélection de M. McKinley, qui n'est qu'une créature des "trusts".

A la bonne heure, mais ici, nous voyons se manifester un phénomène véritablement inexplicable. Comment ce pays, le plus riche du monde, se trouve-t-il, en même temps, le pays par excellence des travailleurs mécontents—la patrie des grèves?

Si cette richesse était réelle; si elle se répandait également et équitablement sur toutes les classes de la population, est ce que la satisfaction ne serait pas générale? Est-ce qu'il existerait le moindre prétexte aux grèves qui désolent notre république?

Est-ce que, au lieu de s'attaquer aux millionnaires, les classes laborieuses ne devraient pas les bénir, puisqu'ils feraient leur fortune.

Voilà précisément l'argument qu'oppose au républicanisme et aux "trusts" M. Bryan, le candidats de la démocratie, et personne ne lui répond.

La vérité vraie, c'est que les Etats-Unis n'ont qu'une richesse factice qui ne profite qu'à quelques milliers de chefs de famille. Une poignée de millionnaires au dessus de millions de pauvres! Voilà la situation des Etats-Unis au point de vue économique.

Le grand jour des élections approche. C'est à nous de choisir entre le système des "trusts" qui nous appauvrit et nous abaisse et le système de la démocratie qui nous relève et nous rend à la fois l'aisance et le rang et les privilèges de citoyen.

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché.
Résidences à aussi bas prix que.. ...$1 00
Maisons d'affaires au prix réduit 2 00
Pour des informations appeler le Téléphone 1991.

CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY,
Cois Poydras et Carondelet.

BRUITS DE PESTE.

La manie dont tous, Européens ou Américains, nous sommes actuellement possédés de sortir constamment de notre pays, et d'aller dépenser ailleurs le meilleur de notre intelligence, de nos ressources matérielles, nous portera-t-elle bonheur dans l'avenir? Nous l'espérons, mais il faut convenir que pour le présent, nos essais en ce genre, nos exodes, nos excursions dans les contrées lointaines, nos guerres d'Afrique et d'Orient, n'ont pas eu de bien merveilleux résultats. Tout cela nous a rapporté plus de tracas, plus de maladies que de profit.

Passe encore pour nos expéditions dans les Antilles et dans les Philippines. Nous y allions chercher la fièvre jaune; mais c'est un mal connu de nous. Nous pouvons plus ou moins l'affronter, nous en connaissons plus ou moins bien le remède.

Mais, qui que nous soyons, qu'allions-nous faire dans l'Extrême-Orient, dévoré depuis des siècles, nous pourrions même dire depuis des milliers d'années, par la peste?

Qu'arrive-t-il aujourd'hui?

Il y avait une maladie complètement inconnue dans le nouveau monde et dont, depuis cinq ou six siècles, on n'avait pas entendu parler dans l'ancien. Il faut, en effet, remonter à l'époque des croisades pour en retrouver les traces. Le voici qui se présente à nous dans toute sa hideuse laideur et avec son nombreux cortège de victimes.

Qui donc eut jamais pu s'imaginer que la France, que Paris pussent devenir un foyer de peste? Que la civilisation ait beaucoup gagné aux guerres que nous avons provoquées, depuis deux ou trois ans, dans ces contrées aussi maudites que lointaines, cela peut être hardiment mis en doute; mais ce que l'on ne peut contester c'est que nous y avons gagné la peste!

Ce n'est pas d'ici qu'est venu ce cri d'alarme, mais de l'Angleterre, mais de la France, de Paris, de l'Institut Pasteur. On a tout fait pour cacher la vérité, mais la vérité finit toujours par éclater et elle vient enfin de se faire jour. La peste existe réellement dans l'Amérique du Sud, dans plusieurs contrées de l'Europe. Il est encore possible d'arrêter le mal avant que le germe ne s'en soit développé et propagé, mais il n'y a pas une minute à perdre.

N'est-il pas étrange, n'est-il pas lamentable que ce mal qui avait disparu du Vieux Monde depuis plusieurs siècles y reparaisse actuellement, au milieu de circonstances à peu près semblables et à la suite d'une aventure assez semblable à celle des croisades du Moyen Age.

Contre la tuberculose.

Les récentes discussions sur le régime des tuberculeux ont amené deux importantes communications de MM. Chantemesse et Richet au congrès international de médecine en 1900, l'une et l'autre sur la Zomothérapie (traitement par le plasma musculaire, au suc de viande (en grec, "Zomos").

D'après leurs expériences, l'alimentation exclusive par la viande crue empêche le développement de la tuberculose inoculée au chien; la viande cuite hâterait plutôt la fin des animaux tuberculisés. C'est au plasma musculaire et non à la fibre que la viande crue doit ses propriétés antitoxiques; c'est donc à lui qu'il convient de s'adresser pour enrayer les progrès de la tuberculose, que la suralimentation est impuissante à elle seule à combattre.

La préparation du suc de viande étant impraticable dans les familles, il faut avoir recours à l'industrie pharmaceutique, qui fabrique sous le nom de "Zômol" du suc de viande obtenu par expression et desséché à basse température, afin d'éviter la coagulation des albuminoïdes et de lui conserver toutes ses propriétés therapeutiques.

Vagues de chaleur

—ET—

VAGUES DE FROID.

Sous ce titre, la *Nature* nous apprend qu'il existe des vagues atmosphériques de températures absolument différentes. A la Nouvelle Orléans, c'est une vague chaude que nous subissons depuis quelques jours.

Le climat de l'Est et surtout celui du Centre de la France est, à certaines époques, sujet à de grandes vicissitudes sous le rapport de la température de l'air. Dans la région du Plateau Central, les mois d'été donnent assez régulièrement, chaque année, des séries remarquables de belles et chaudes journées; l'automne y apporte aussi, fréquemment, d'assez longues périodes de beau temps; mais l'hiver et le printemps n'offrent que rarement une suite notable de jours à peu près analogues entre eux. Au printemps surtout, la chaleur et le froid alternent avec une fréquence assez grande pour rendre le climat franchement désagréable.

Ces fluctuations thermiques qui exercent, par leur soudaineté, une action si fâcheuse sur la santé des hommes, des animaux et des plantes, sont en relation très intime avec les mouvements généraux qui agitent l'amosphère et qui nous sont révélés par les observations barométriques simultanées. Les dépressions qui passent dans le nord-ouest de l'Europe, en particulier sur les Iles Britanniques, occasionnent en France un réchauffement général de l'air; et ce réchauffement s'accentue d'une manière très énergique lorsqu'une dépression secondaire se manifeste en même temps dans les parages du golfe de Gascogne, entre la Bretagne et les Pyrénées ou les monts Centabres. La plupart des refroidissements de l'air sont dus, au contraire, aux dépressions qui se forment si souvent au sud des Alpes, principalement entre l'Italie, la Corse et les côtes de la France. Comme ces dernières succèdent presque invariablement aux premières, il en résulte d'abord une vague de chaleur qui coincide avec des vents variables du sud est au sud-ouest, et ensuite une vague de froid qui persiste pendant que le vent continue sa rotation et passe de l'ouest au nord.

Le phénomène est plus ou moins accentué, suivant l'importance des dépressions qui le produisent; mais il atteint quelquefois une intensité fort remarquable.

Le 14 avril 1900, un centre de dépression dont le minimum est assez élevé, existe au sud des Alpes de Ligurie. Toutefois la dépression est bien caractérisée, puisque le baromètre atteint 771 millimètres dans le centre de la France. Au sommet du Puy de Dôme le vent souffle de l'ouest-nord ouest avec une vitesse de 15 mètres par seconde, et à Clermont-Ferrand le maximum de température de l'air ne dépasse pas 20 degrés.

Le lendemain 15 avril, jour de Pâques, la situation atmosphérique a complètement changé: le minimum de pression qui se trouvait au sud des Alpes a disparu, et il est même remplacé, après une hausse barométrique de 5 millimètres, par un maximum de 769 millimètres. Par contre, le baromètre a baissé de 2 à 3 millimètres vers celles de l'Atlantique, avec dépression principale [745 mm.] dans les Iles Britanniques, et dèpression secondaire (767 mm.) en Gascogne.

Ce sont les conditions que nous venons de signaler comme éminemment favorables au réchauffement de l'air dans la plus grande partie de notre pays. Le vent du sud-est règne au Puy-de-Dôme avec une vitesse de 12 mètres par seconde, et les thermomètres placés à l'ombre à 2 mètres de hauteur au-dessus du sol dépassent 20° presque partout. Ils s'élèvent au delà de 25° dans le Sud-Ouest, dans tout le Centre, et l'on constate même 29° à Clermont. La hausse des maxima, faible sur les côtes de la Manche et sur celles de la Méditerranée, est généralement supérieure à 5°, et elle atteint 9 à 10° dans la France centrale.

Le 16 avril, une nouvelle modification commence. La pression de l'air diminue de 5 à 6 millimètres dans les provinces rhénanes, de 3 millimètres en Suisse et de 2 millimètres dans la région des Vosges et du Jura. La perturbation traverse même toute la France, du Nord-Est au Sud-Ouest jusqu'aux Pyrénées, où elle atténue notablement la hausse barométrique qui aurait dû s'y produire.

Si cette explication scientifique peut suffire pour faire comprendre les changements brusques de température, il faut avouer qu'en ce moment nous n'avons guère plus que des vagues particulièrement chaudes.

LA

Prise de Tien-Tsin,

Racontés par un soldat.

C'est un sergent, un sergent blessé, à Tien-Tsin, qui nous raconte aujourd'hui la marche de la colonne des alliés de Takou sur Tien-Tsin. Ces lettres, si touchantes dans leur modestie et leur simplicité, sont adressées par un soldat français de la 4e compagnie du régiment de marche et prouvent le rôle glorieux que la vaillante armée française a joué là-bas: elles jettent en même temps un jour nouveau sur la lutte effrayante qui a été engagée avec les Chinois et sur le dévouement généreux avec lequel le gouvernement japonais recueille et soigne dans ses hôpitaux les blessés.

CARTE POSTALE.

Hôpital d'Hiroshima (Japon).

Mon cher père, je suis blessé, mais ne vous faites pas de chagrin, je suis hors de danger maintenant. J'ai été touché, dans une sortie de la ville de Tien-Tsin, par une grosse balle de plomb qui est heureusement rentrée un peu au-dessous du cœur et ressortie par le flanc gauche. Me voici impotent au moins pour cinq mois, ma blessure devant être très longue à cicatriser.

Nous avons été transportés au Japon, dans les hôpitaux militaires, où nous sommes merveilleusement soignés et où le climat est très doux. Qui m'eût dit que je serais blessé en Chine et soigné au Japon!

Le temps me semble bien long et je voudrais bien être rendu auprès de vous....

GEORGES.

Hiroshima, le 22 juillet 1900.

Mon chère père,

Ma carte postale a dû t'apprendre que j'étais blessé. J'ai fini par découvrir un peu de papier, bien vite j'en profite pour t'envoyer quelques détails.

Après mon débarquement à Takou, nous avons fait une petite colonne pour arriver jusqu'à Tien-Tsin. Cela a été épouvantable, comme toute cette guerre qui offre un caractère d'atrocité incroyable et de fatigue inouïe. Après une marche d'une journée, sous une pluie diluvienne, après avoir perdu des traînards qui ont été tués par les Boxers, nous sommes arrivés à Tien-Tsin.

Tien-Tsin n'offre plus qu'un amas de ruines, d'où s'échappent des odeurs infectes. Seul le quartier européen est encore debout. C'était le 1er juillet. Dès le lendemain, les Chinois qui nous bloquaient ainsi que toutes les autres troupes internationales, et qui détenaient tous les forts environnants, ont commencé à nous cribler d'obus.

Ils inondaient les concessions de projectiles, nous obligeant, à chaque instant, à éteindre les incendies.

Nos avant-postes ont été constamment attaqués par eux. Nous étions enveloppés, je crois pouvoir le dire, par plus de 30,000 Chinois qui, nuit et jour, venaient nous cribler de coups de fusil. Tout autour de nous s'étendait une enceinte de feu.

On ne saurait, en Europe, se faire une idée de cette guerre qui offre le spectacle d'une lutte entre nations européennes. Les Chinois sont admirablement armés, ils possèdent des armes perfectionnées, fusils Mauser à répétition, canons rayés à tir rapide qui sont merveilleusement servis et, plus encore, possèdent des pointeurs de premier ordre. Il faut en rabattre du tout au tout sur leur maladresse au tir.

Aux premières lignes, la situation était terrible. J'ai passé, une fois, quatre jours et quatre nuits sans dormir. Couverts d'obus le jour; la nuit, attaqués dès la lune cachée.

Leurs canons nous ont fait beaucoup de mal. Ils nous ont tué pas mal des nôtres pendant le duel d'artillerie. Quoique, de notre côté, nous missions en ligne plus de quarante pièces, leur artillerie les réduisait au silence!!!

Les blessures d'obus sont affreuses et rien n'est, je crois, plus terrible que de rester immobile, sous le feu, dans une tranchée, attendant la mort qui peut éclater au-dessus de la tête.

Un obus est tombé sur une balle de coton derrière laquelle j'étais abrité avec deux hommes. Ils ont été tués à mes côtés et, par un miraculeux hasard, je n'ai rien eu, ce jour-là. Le même soir, j'essuyai un coup de fusil à bout portant, en faisant une reconnaissance dans des ruines. Voilà quelle était notre vie!

Merveilleuse, en un mot, pleine d'activité, d'intensité, la vie de soldat!

Le 13 au matin, la situation étant devenue intenable, toutes les troupes ont fait une sortie ayant pour but de prendre un fort. Dès cinq heures du matin, nous nous développions dans la plaine, les Chinois, cachés dans des maisons, nous mitraillaient.

Etant parvenu, à la tête de ma section, à atteindre un petit fossé, j'avais fait placer mes hommes à genou pour faire quelques feux. C'est alors que j'en vis tomber trois, coup sur coup, dont un tué net. Un instant plus tard, c'était mon tour. La commotion a été terrible. La balle, après avoir brisé mon fusil, m'est entrée sous le cœur et est ressortie par le flanc. Tout le monde me croyait blessé mortellement: il n'en est rien. Ma blessure est énorme de diamètre, car c'est une grosse balle de plomb qui m'a touché, après avoir brisé le fût de mon fusil.

J'en ai, je crois, au moins pour quatre mois avant que la plaie soit bien cicatrisée.

Nous avons été évacués sur le Japon. Le voyage a été bien pénible et je croyais bien que je n'arriverais jamais. Ici, nous sommes merveilleusement soignés, les Japonais mettant un point d'honneur à nous bien recevoir. L'hôpital, formé de baraquements, est entouré de pins. Partout de belles plantes qui reposent la vue du sol grillé de Tien-Tsin.

Le climat est assez chaud en ce moment, mais en hiver il tombe de la neige. Pourvu que je n'en voie pas! Je serais curieux de visiter la ville, qui m'a paru animée et peuplée; lorsque je serai plus valide, j'essayerai.

Le bruit court que, dès que nous le pourrons, on nous expédiera en France. Tant mieux! J'ai été trop gravement atteint pour espérer pouvoir continuer la campagne et, d'un autre côté, je serais bien content de passer, si c'est possible, quelque temps auprès de vous tous. Je pourrais aussi travailler tranquillement, de façon à être admis au cours du 3e degré pour l'Ecole, qui s'ouvre en février prochain, au 4e régiment. Moins que jamais, il ne faut que j'abandonne.

Il me semble que tout cela n'est qu'un rêve: j'ai vécu, depuis l'époque du débarquement, dans une telle agitation, dans une telle tension des sens à deviner l'ennemi, que la pensée par moments semblait être morte chez moi. Lorsque j'ai été touché et qu'on a défait mon paletot pour voir ma blessure, en apercevant le trou béant sous le sein, j'ai cru que c'était la fin qui venait et, malgré la souffrance, la fatigue morale et physique était telle que j'acceptais la mort avec calme, sang-froid, trouvant juste que ce fût mon tour. Il en est mort tant d'autres!

Enfin, c'est fini, momentanément du moins, jusqu'au jour où, bien réparé, comme une machine, on m'expédiera ailleurs.

Je n'attends plus que l'époque où, en état de reprendre la mer, je quitterai Hiroshima, dont certes je garderai un bon souvenir; mais qui me pèse bien lourd maintenant.

Tous les jours, grand défilé de superbes Japonais galonnés jusqu'aux cheveux: les autorités! Jolies Japonaises, en costume national, venant nous contempler un peu en bêtes curieuses. C'est très agréable de voir de jolies personnes, mais encore faut-il être bien portant!....

GEORGES.

Encore des Prédictions.

L'empereur François-Joseph d'Autriche a encore onze ans à vivre. Il mourra exactement le 24 février 1911, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

Le roi Léopold de Belgique rendra son âme à Dieu dans sept ans. Il cessera de vivre en 1907, le 5 mars.

Ce n'est pas une plaisanterie. En 1885, dans les "Horoscopes de vingt-quatre souverains" (un volume in 18 paru chez Dentu, et qu'on peut consulter à la Nationale), le digne M. Magnon de Granselve annonçait de la sorte la mort du roi Hubert d'Italie.

"C'est à l'âge de cinquante-six ans et en l'année 1900 qu'est fixé le terme de cette existence.

"C'est à partir du 29 mai jusqu'au 29 juillet que se trouve la date fatale."

Le roi Humbert a été assassiné le 29 juillet 1900.

La prédiction de l'honorable M. de Grandselve s'est réalisée. Pourquoi ses autres prédictions ne se réaliseraient-elles pas?

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT".

McFadden's Row of Flats est décidément un succès franc. Il y a tant de variété dans cette pièce, et les amateurs de musique s'y amusent presqu'autant qu'à un opéra comique.

Hier, malgré la chaleur, la direction avait fait l'essai d'une matinée; elle ne s'en est pas repentie. Il y avait autant de monde qu'à une représentation du soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Si nous en jugeons d'après les trois premières représentations de la troupe Baldwin-Melville, le succès de la saison est assuré au Grand Opera House. La compagnie avait beaucoup promis, elle a tenu sa parole et les exécutions qui viennent d'avoir lieu de "The Prodigal Daughter" lui font le plus grand honneur. Tous les amateurs voudront voir le beau mélodrame qui a fait si longtemps fureur à Drury Lane.

L'ESPRIT DES AUTRES.

—Voyons, Victoire, je vous avais recommandé de laver ces vitres.

—Mais c'est fait, madame. Je les ai lavées en dedans pour que madame puisse voir dans la rue, mais je les ai laissées sales en dehors, afin que les voisins ne puissent pas voir dans la maison.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 18 septembre 1900.
L'étiage à 8 heures A. M.

STATIONS.	Pleine hauteur à la rive, pieds.	Ligne du danger, pieds.	Hauteur pieds	Changements dans les dernières 24 h.
St-Paul		14	5.1	.....
Davenport	10	15	4.0	0.0
St. Louis	32	30	6.1	+0.2
Cairo	44	45	6.2	—0.3
Memphis	32	22	2.6	—0.4
Helena	43	42	6.4	—0.5
Vicksburg	44	45	5.9	—0.3
Barbre				
Rivière Rouge				
N. Orléans	9	16	4.2	—0.2
Melville		31	8.1	—0.4
Omaha		18	6.5	—0.2
Kansas City		21		
Pittsburg	30	22	5.2	+0.1
Cincinnati	45	50	3.6	—0.1
Louisville		28	2.4	—0.1
Nashville		40	1.2	—0.1
Chattanooga	33	33	4.1	+0.1
Fort Smith		22	2.7	—.9
Little Rock		23	1.8	0.0
Arthur City		27	5.8	+0.3
Fulton	20	28	5.0	—0.4
Shreveport	21	29	1.5	+0.5
Alexandria	32	33	0.8	—0.3
Camden	26	39	2.4	—0.1
Monroe		40	0.3	—0.3

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

MERCREDI, 19 SEPTEMBRE 1900

Old Landing—NEW CAMELIA, à 8 A M
Bas du fleuve—GROVER CLEVELAND, 11 A M
Rivières Ouachita et Black—OUACHITA, à 5 P M
St Louis—JOHN K SPEED, à 5 P M

JEUDI 20 SEPTEMBRE 1900.

Bayou Lafourche et Haut du fleuve—MABEL GOMEAUX, à 5 P M
Bayou Sara—ST JAMES, à 5 P M
Rivière Atchafalaya et Bayou Des Glaises—J. A. TEUDEAU, 5 P M
Madisonville—NEW CAMELIA, à 4 P M

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

37) Commence le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Trégédie de l'Amour.

XI

MICHELLE.

(Suite.)

Et ce travail ne s'accomplissait pas brusquement, en cette radieuse matinée du mois de juin; il avait commencé depuis sa maternité, depuis ce bouleversement de tout son corps, dont elle ne se rendait pas compte, et qui au péril de sa vie, allait lui rendre l'équilibre de sa raison.

Pendant ce silence obstiné des derniers jours elle rêvait.

Elle tâchait de ressaisir les fils invisibles qui reliaient sa vie d'aujourd'hui à ce qui avait été sa vie d'autrefois.

Brutalement, entre ces deux vies, une scission s'était faite.

Que s'était-il passé? Comment se ressaisir?

Mais ces efforts pour se reprendre devaient être bien pénibles, bien douloureux, car elle pâlit tout à coup et appuya les deux mains sur son front:

Elle murmurait:

—J'ai mal! je souffre!

Cela finit par se calmer.

Alors elle regarda autour d'elle. C'était sa chambre, celle où elle habitait depuis qu'elle avait été conduite chez les Girodias.

Et cependant on eût dit qu'elle la voyait et qu'elle venait d'y entrer pour la première fois.

Très simple, du reste, et pas beaucoup différente de celle qu'elle occupait à Millepertuis; les mêmes meubles, ceux de sa chambre, dans la maison forestière, qu'on avait transportés aux Grandes-Roches.

Mais la pièce était très vaste, éclairée par trois fenêtres, tandis qu'à Millepertuis, le soleil entrait par une seule fenêtre au rez-de-chaussée.

Elle se leva, parcourant la chambre à pas lents.

Elle examinait, elle touchait chaque chose.

Elle revint à la fenêtre, s'y accouda, ferma les yeux.

Où donc était-elle?

Elle se pencha au dehors pour voir cette vaste maison blanche.

Evidemment, elle la connaissait; elle l'avait aperçue bien souvent, perchée en haut du coteau, avec son fameux belvédère où se balançait, à la girouette, le pendu de 1793.

Et juste au même moment, un peu de vent se leva, la girouette s'agita, évolua, grinça.

Le pendu se mit à se disloquer, à battre des entrechats, à danser une sarabande.

Que de fois Soubise avait dit à sa fille en le lui désignant, de la lisière des bois de Villefort:

—Regarde là-haut.... C'est un souvenir de la guerre des chouans....

Lentement, très lentement, la mémoire revenait en elle.... ligne à ligne, morceau par morceau pour ainsi dire.

—On dirait, ici, la maison des Girodias!.... fit-elle tout haut.

Ce nom, prononcé par elle, lui causa un long frémissement de terreur.

—Pourquoi? Pourquoi?

Que de lacunes encore dans son esprit!

Deux hommes traversèrent la cour, se dirigeant vers les écuries.

C'étaient Pierre et Gaston.

Ces deux figures, taillées à coups de serpe, étaient presque populaires dans le pays, et Michelle les connaissait, comme tout le monde.

Mais dans la fatigue énorme des efforts pour se souvenir, elle ne put se rappeler leurs noms.

Sous son front, des élancements la torturaient.

Elle tomba, presque inanimée, dans un fauteuil, ferma les paupières.

Elle essaya de ne plus penser à rien.

Au bout de quelques minutes, la fatigue ayant été excessive, elle s'endormit.

Elle dormit deux heures.

Dans l'intervalle, on était venu voir ce qu'elle faisait.

La domestique, rassurée, referma doucement la porte.

Elle ne la dérangea plus.

Quand Michelle s'éveilla, la souffrance s'était calmée.

Et le travail de son esprit recommença.

Oui, c'était bien le coteau des Grandes-Roches, d'où la vue s'étendait même jusqu'aux ruines du château de Clisson; c'était bien la girouette de l'ancêtre de 93; c'était bien la maison de Girodias.

Et ces deux jeunes gens qui, à l'instant, sous ses yeux, rentraient à cheval, retour de leur promenade, et qu'elle n'avait point reconnus tout à l'heure, elle les reconnaissait maintenant.

—Les fils Girodias!

Et toujours, toujours le problème se posait devant elle:

—Pourquoi suis-je ici, chez eux?

Elle était poussée par une curiosité intense. Et parfois, avec de grands gestes, elle frappait, secouait l'air devant elle, devant son front et devant ses yeux, comme pour écarter ainsi, machinalement, les dernières brumes qui enveloppaient son cerveau et dérobaient le passé.

Elle se sentait plus forte.

Elle sortit.

Sa chambre était au second étage de la maison.

Elle parcourut ce second étage, curieusement, puis descendit au premier, puis se trouva au rez-de-chaussée.

En cette vaste habitation, c'était un peu la solitude, toujours.

Elle ne rencontra personne.

Elle glissait sans bruit, pareille à un fantôme, dans les longs couloirs.

Lorsqu'elle fut sur le seuil, sur le point de sortir, elle s'arrêta.

On eût dit que le grand soleil lui faisait peur et qu'elle s'effrayait de la lumière du jour.

Elle recula, revint sur ses pas.

Puis, tout à coup, elle resta pensive et, au bout de quelques instants, comme guidée par un instinct irrésistible, elle se dirigea droit vers une porte à peu près dissimulée dans l'ombre, tout au fond d'un couloir, à l'angle même de la maison.

Hardiment, sans réfléchir, sans savoir ce qu'elle faisait, elle tourna le bouton de cette porte qui n'était pas fermée à clef et elle ouvrit.

C'était le cabinet de travail du père Girodias.

Il ne servait pas de bureau aux deux frères, lesquels, nous l'avons dit, l'avaient scrupuleusement laissé dans l'état où il se trouvait au moment de l'assassinat du vieillard, papiers épars, tout sanglants, et coffre-fort ouvert.

Les fenêtres étaient entre-bâillées. Un rayon de soleil, resserré entre les persiennes qui ne se rejoignaient pas complètement, coupait en deux la pièce et venait éclairer d'un coup de lumière crue le fauteuil où Girodias avait été frappé.

Lorsqu'ils avaient quitté les Grandes-Roches pour aller s'embarquer au Havre, les deux frères n'avaient emporté qu'une seule chose, un seul et sinistre souvenir de ce cabinet:

Le poignard.

Lorsqu'ils avaient été chassés de leur salon et de leurs cabinets par l'incendie de la "Némésis," ils n'avaient de tout ce désastre sauvé qu'un seul objet:

Le poignard rouillé par le sang du père Girodias.

Et lorsqu'ils étaient rentrés aux Grandes-Roches, ils avaient remis cette arme sur le bureau.

Elle était là, lugubre, sous les yeux de Michelle.

La jeune fille, debout au milieu du cabinet, la tête penchée, dans une attitude bizarre, paraissait écouter non pas les bruits du dehors, le frémissement de la brise dans les feuilles des arbres, les sons lointains de la campagne, mais de redoutables voix qui montaient au fond d'elle-même.

Elle se mit, soudain, à faire le tour de la pièce.

Elle touchait chaque chose, chaque meuble d'une main frémissante.

Derrière le fauteuil, une porte donnait sur un cabinet noir.

Elle ouvrit cette porte, entra dans le cabinet noir.

Elle en ressortit, s'arrêta longtemps devant le foyer éteint où restaient les mêmes cendres, reliques du meurtre.

Puis, devant le bureau, elle rêva.

Elle était redevenue très pâle son visage était plein d'angoisse. De l'effarement dans ses yeux. Mais ce n'était plus le regard éperdu de la folle. C'était le regard d'un être de raison qui se souvenait, maintenant, et qui s'épouvantait de ses souvenirs.

Elle se pencha, prit le poignard.... le regarda avec horreur....

Et tout à coup elle eut un grand cri:

—Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!